



La culture en partage

Voisins voisines voici un parcours artistique et poétique de votre cité accessible à tous, voici le cœur créatif de la cité. Pandémie et rêverie peuvent se croiser dans notre quartier. La Maladrerie et l'art, c'est une histoire qui dure.

Dès le départ, l'architecte Renée Gailhoustet décide d'intégrer une quarantaine d'ateliers d'artistes dans la cité. Ces logements – ateliers permettent à des artistes de conjuguer harmonieusement vie personnelle et créative.

L'OPH d'Aubervilliers a dans son patrimoine 40 logements- ateliers dont les loyers ne sont pas trop élevés mais ils ne sont pas en nombre suffisant pour satisfaire toutes les demandes.

Ce bulletin vous présente quelques artistes de la Maladrerie qui vivent et travaillent parmi nous, certains depuis la naissance de la cité, d'autres viennent de nous rejoindre et nous vous invitons à les découvrir.

Contact : lesechosdelamala@gmail.com

Bruno Chenal, artiste peintre, un nouvel habitant à la Maladrerie

Professeur d'Arts Plastiques à Arcueil depuis 1991.

Ma peinture est dite abstraite, cependant des images inconscientes surgissent parfois et c'est possible pour moi depuis quelques années, de les laisser visible : je pars d'un geste qui en appelle un autre, d'une couleur qui en appelle une autre.

La découverte ou la fabrication de nouveaux outils ou l'utilisation de nouveaux médiums (encre, fusain, craie etc...) est selon moi très importante. Cela fait repartir ma recherche et l'enrichit à chaque fois. Pour les toiles, j'utilise l'huile et l'acrylique indépendamment, ou en technique mixte. Ces dernières années le crayon Conté noir est privilégié pour le papier et le fusain. C'est un travail introspectif, un processus mental qui tend à un rendu plus émotionnel.

Yves Adler, acteur, et artiste peintre a écrit il y a quelques années à partir de mes créations ces quelques lignes :

« Son œuvre se joue à l'intérieur d'un immense champ d'expérimentation dans lequel agissent des phénomènes de rajouts, superpositions, déclinaisons, retraits, puisque souvent chez lui peindre rime avec dépeindre. L'acte de création est alors conçu comme un processus de transformation jusqu'à l'irruption d'une forme dont l'artiste considère qu'elle est juste ».

Ici, le geste équilibre les formes pleines, les espaces « blancs » créant une respiration dans cette composition.

bruno.chenal@free.fr, 06 85 31 09 95, Site personnel <http://cargocollective.com/chenal>



Sans titre, huile sur toile, 55x46cm, 2020.



Mars 2021
L'ÉCHO

AGENCE
NATIONALE
DE LA COHÉSION
DES TERRITOIRES

p.1

Nour Awada sculpte et fait des créations vidéo

Son travail a été exposé en France et à l'étranger et a reçu de nombreux prix. L'écriture accompagne ses œuvres.



D'entre les brèches jaillit l'écume, 2015, ©Cha Gonzalez

« Après ma sortie des Beaux Arts de Paris en 2012, j'ai sillonné entre divers ateliers collectifs, le dernier en date étant situé dans une ancienne maison montreuilloise. Mon travail de sculpture nécessitant un plus large espace de création, c'est par le biais de la DRAC Ile-de-France que j'ai postulé pour un atelier-logement à la Maladrerie. En janvier 2020, je m'y installe avec ma famille, deux mois avant le premier confinement. Le printemps 2020 a été riche en rencontres, et ce en grande partie grâce aux rendez-vous quotidiens des enfants sur les pelouses. **Vivre et créer à la Maladrerie, c'est comme naviguer à l'intérieur d'un village**, qui fait écho à mes années d'adolescence dans mon quartier de la banlieue sud

de Beyrouth. Quant à mon travail de création, il peut enfin s'étendre, se densifier. C'est dans ce nouvel atelier qu'est née ma dernière pièce exposée au Centre d'Art Contemporain Le Credac à Ivry, Walimat El Azaa', visible jusqu'au 31 mars prochain ».

Site personnel, www.nourawada.com,

Fondatrice du Laboratoire des Arts de la Performance, www.lap-performance.com

Maud Veith, photographe.

Maud Veith est montée à bord de l'**Aquarius** à plusieurs reprises comme photographe, afin de témoigner de la situation en Méditerranée centrale, là où les témoins sont si rares.



« Depuis 6 ans bientôt, la **Maladrerie est mon port d'attache**. Mon métier de photographe et marin me conduisent autour du monde et la Maladrerie est mon lieu de référence où j'aime poser mes valises. A mon emménagement, j'ai vite été en contact avec le collectif Albertivillarien « Place aux Femmes » dont j'admire le combat. Il y a eu les sessions Malabyrinthe auxquelles j'ai pris plaisir à participer en y installant un studio photo ambulante. Cela m'a permis de rencontrer des voisins qui aujourd'hui sont devenus des amis. C'est une chance de les avoir si proches, on s'en est particulièrement rendu compte avec le confinement !

Un an après mon arrivée ici, nous avons monté avec 3 amies artistes le collectif **FemmesPHOTOgraphes** pour faire face au manque de visibilité du travail photographique des femmes. Aujourd'hui, **FemmesPHOTOgraphes** est avant tout une très belle revue photographique, semestrielle et indépendante. En trois ans et neuf numéros, nous sommes fières d'avoir mis en lumière 74 auteures venues de 25 pays différents. Nous croisons des regards sur une même thématique. Nous sommes conscientes que le combat est long et en unissant nos forces nous avons l'impression de participer aux changements des mentalités. Aujourd'hui je participe aux actions du café associatif « La Blague » et travaille comme photographe avec l'association « Les Poussières ». Ces deux lieux de proximité sont une véritable aubaine pour notre quartier. Ce sont mes raisons d'aimer revenir à la Maladrerie ».

Site personnel : www.maudveith.com

Pour découvrir la revue FemmesPHOTOgraphes : www.femmesphotographes.eu



Du côté des livres : La Maladrerie par le poète Hocine Ben

Ma cité labyrinthe, mon fil d'Ariane est fait de mots, dans un français venu d'ailleurs tous mes poèmes sont tes marmots...

« Je devais avoir peut-être huit ou neuf ans quand mon frère, à ma demande, sortit le dictionnaire poussiéreux de la commode pour y lire l'origine du nom de notre nouveau quartier. Malade...Maladie... Maladif, ive... Maladivement... Maladrerie... Cette découverte me fit ravalier ma curiosité, et j'attisais dès lors une grande méfiance à l'égard des Robert, Larousse et consorts qui détenaient en leurs pages des mots trop lourds de sens pour le gamin que j'étais. Le lendemain, la maîtresse me trouvant une pâleur inhabituelle m'envoya à l'infirmerie scolaire. Après m'avoir ausculté sous toutes les coutures, l'infirmier de garde s'informa de ce que j'avais avalé au



cours du dîner de la veille, me questionna sur « l'ambiance » à la maison, sur mes relations avec mes camarades, la maîtresse et tout mon petit monde. Il arriva à la conclusion que je traversais sûrement une période de dépression et qu'une entrevue avec le psychologue de l'école me ferait sans doute le plus grand bien. Je restais muet, sur mes gardes, jurant intérieurement de ne plus me faire avoir par les mots du dictionnaire que les adultes maniaient secrètement autour de moi. Ce ne fut qu'après un long silence, les coudes sur les genoux, les

yeux bas et la tête retombant sur mes paumes que je déclarais au psy sans remuer les lèvres : « J'ai la lèpre, c'est tout... » (Extrait du texte « Les 5 bancs » monté au CDN Gérard Philipe en 2009).

Quelques années et des poussières plus tard je suis toujours un « lépreux », un gars « d'la Mala » comme on dit à Auber. Après plusieurs allers et retours, je suis à nouveau installé dans mon village qui, certes, a pris de la bouteille mais qui est toujours aussi inspirant à mes yeux.

La première fois que je suis entré dans la bibliothèque Henri Michaux je devais avoir 13-14 piges. Depuis j'y suis allé des millions de fois. La première chose que je fais en arrivant, c'est de mater le présentoir où se trouvent les nouveautés, et il y a en a beaucoup ! Aujourd'hui, le premier livre que j'ai vu en entrant, ça a été le mien (Poète en cavale, éditions Mars-A, avec des illustrations de Rim Laredj) ! Quel bonheur de savoir que mon recueil se trouve depuis ce matin dans les bibliothèques de ma ville !

La médiathèque Henri Michaux, dirigée par Frédérique Pinzan, 01 71 86 34 41

Lors d'une journée froide d'hiver ou d'une journée pluvieuse, pourquoi ne pas aller découvrir le monde de la bibliothèque avec les enfants". La bibliothèque s'adresse à tous les publics ! petits et grands et même quand il fait beau temps. Dans cet espace chaleureux et labyrinthique (l'architecture de la Maladrerie !), vous pourrez :

- Rencontrer les bibliothécaires, flâner, lire et travailler sur place. S'inscrire et obtenir une carte unique valable dans les 23 médiathèques de Plaine Commune qui permet d'emprunter et réserver jusqu'à 30 documents (livres, CD, DVD, magazines, méthodes de langues) pour une durée d'un mois.
- Participer à des rencontres et des ateliers
 - Ateliers philo partir de 7 ans (tous les deux mois)
 - Accueils parents-enfants (0-4 ans, un samedi matin par mois)
 - Conversation en français (deux mardis 14h-15h par mois)
 - Ateliers créatifs ponctuels
- Assister à des spectacles de contes (Histoires communes)

TOUT EST GRATUIT ! Se renseigner sur la programmation

En parallèle, les bibliothécaires accueillent également vos enfants et leurs enseignants pour des visites-découvertes sur le temps scolaire, ainsi que vos tout-petits avec leurs assistantes maternelles et éducatrices les mercredis matins, développent aussi de nombreux partenariats avec les acteurs du quartier et proposent des bibliothèques de rue en juillet et août !

Horaires d'ouverture : Mardi : 15h-19h (18h actuellement en raison du couvre-feu)

Mercredi, samedi : 10h-12h et 14h-18h, Jeudi, vendredi : 15h-18h



L'art du portrait : Marc Pataut et Pierre Terrasson, deux photographes reconnus et appréciés au-delà de nos frontières, habitent à la Maladrerie

Marc : Un atelier, c'est un bouillon de culture, d'interrogation, de rapport à l'histoire de l'art, la politique, plein de choses. Un artiste c'est quelqu'un qui est en mouvement dans sa pensée, c'est spécifique. On peut faire rêver les gens, mais comme tous ici dans la cité, les artistes travaillent, bougent, parlons tout simplement de leur travail. Expliquer, par exemple dans notre cas à Pierre et à moi ce qu'est le portrait photographique et en quoi nos pratiques sont différentes.



Mireille : Peu de gens s'imaginent votre travail, et pour Pierre, que tu vas photographier des spectacles dans le monde entier.

Pierre : Mais aussi à l'espace Renaudie. Je me souviens de Ralite avec Higelin à l'espace Renaudie, par exemple. Il prêtait la salle pour résidence une semaine, et après l'artiste faisait un concert. Avec Higelin c'était ça. Tous mes rendez-vous étaient à la Villette j'allais chercher les gens. J'ai des souvenirs incroyables. Par exemple Gainsbourg je le mettais dans ma voiture je lui disais de baisser la tête avec une couverture pour traverser la cité sinon c'était l'émeute. Pour les spectacles, j'ai fait cela une quinzaine d'années, à partir de 95 cela ne m'intéressait plus, il y a longtemps que j'ai décroché de tout cela.

Marc : Je n'ai jamais photographié de vedettes, je n'aime pas photographier des gens que je connais trop, à chaque fois ça se passe mal. Parce qu'ils sont ou que je les ai déjà installés dans

une image d'eux mêmes. Pierre, au contraire, photographie « des vedettes », c'est une vraie différence. Ce n'est pas ma pratique qui est meilleure que la sienne ou la sienne qui est meilleure que la mienne. C'est que je ne peux pas faire autrement, il faut que j'emmène les gens dans une construction, dans un projet.

Pierre : Moi, je les sors quoi, je les sors d'eux-mêmes. C'est à dire, je peux travailler une journée entière avec quelqu'un en studio, quelqu'un qui a une image, mais pour en sortir une autre, pour le sortir de lui-même, le déstabiliser, en faire autre chose, pour lui remettre les pendules à zéro, souvent, même des gens très connus. J'ai photographié des gens sans savoir ce qu'ils faisaient, comme Chris Blackwell qui était le producteur de U2.

Marc : Tu vois, moi j'ai l'impression de faire exactement le contraire. De faire rentrer les gens en eux-mêmes à un moment donné, ils se positionnent, ils s'inventent.

Pierre : Il y a des gens que j'ai vraiment brusqués. J'ai été un peu chiant. Parce qu'au début, en particulier avec les musiciens, j'avais tendance à être dans un climat de cinglé. Il y avait des personnes que je n'entendais même pas, j'avais la musique à un tel niveau sonore que je n'en n'avais rien à foutre, c'était interchangeable, je faisais des climats comme cela, assez abstraits, déjantés. Maintenant c'est l'inverse total, je ne peux quasiment plus mettre de musique, il me faut une sérénité.

J'ai un père qui était directeur d'opéra. J'ai toujours baigné là-dedans, j'écoutais du lyrique bien avant le reste, j'ai une culture de la mise en scène. J'allais voir des opéras à 5 ans. Quand tu vois Tristan et Yseult avec la lumière, le vaisseau fantôme, tu vois un vaisseau en bois et des gens qui se baladent. Après même dans un petit atelier, j'ai toujours essayé de monter des climats, un décorum. Si je n'ai pas de décorum, à la limite je ne peux pas faire de photo.

Marc : Enfant, j'ai vu le prince de Madrid au Châtelet. Louis Mariano était sur scène, à cheval ! (rires). Je ne peux pas concevoir qu'un portrait soit uniquement une photo à un moment donné. Il me faut du temps, je passe énormément de temps avec les gens à discuter, à boire du café, à gratter des tickets au tabac. Je m'installe dans le temps, il faut que je puisse faire le portrait plusieurs fois, pour dépasser ce que j'ai dans la tête, pour que l'on arrive à se caler. Je ne veux pas produire une image qui incrimine la personne que je photographie. Je n'aime pas ces portraits qui incriminent les gens, qui leur assignent une identité, une position, qui les fixent dans un contexte social, intellectuel... et, du coup, les gens deviennent soit un chômeur, une mère de famille, un intellectuel... On se balade tous avec une identité, j'ai été prof, mais cela ne fait pas une identité. Le portrait c'est montrer aux autres qu'ils peuvent être autre chose que ce que la société leur assigne comme identité. C'est cela qui m'intéresse, quelle est leur identité propre, leur identité rêvée ?

Mireille : Pourtant le rôle de la photo c'est de fixer. C'est un témoignage d'un temps donné d'une personne.

Marc : je ne sais pas, un artiste n'a pas ce rapport au temps, à la chronologie. Ce que j'ai fait avec les enfants de l'hôpital de jour d'Aubervilliers en 1980 c'est encore présent aujourd'hui, comme si je l'avais fait hier ou comme si j'étais en train de le faire, Fra Angelico est contemporain de Picasso.

Pierre : Oui, on est imbibés de notre passé, la photographie c'est quand même cela.. Quand on sort quelque chose, c'est difficilement le futur.

Marc : Tu imagines ! Ils ont découvert en Australie, dans une grotte, le dessin d'un cochon de 45 000 av. J.-C.. Les hommes dessinent depuis 45 000 ans et plus, ces œuvres d'art sont antérieures à l'arrivée de l'Homo sapiens moderne en Europe, la photographie c'est tout nouveau, elle a à peine 200 ans.

Pierre : Le temps d'analyse fait la différence. Je crois que c'était Isserman qui disait cela. Il y a des moments très différents, il y a des découvertes, il y a des moments créatifs et puis d'autres moments où tu reçois les choses, où tu les découvres ou les redécouvres. Cela fait la différence avec les techniques actuelles.

Marc : Dans l'histoire de l'art, les portraits c'était les rois, ce n'était pas le paysan du coin. On imagine qu'aujourd'hui cela s'est démocratisé, mais pas du tout, il y a très peu de gens à la Maladrerie qui ont passé du temps, quatre heures, avec un photographe pour faire un portrait. On ne va même plus chez le photographe du coin, pour la communion, cela n'existe plus.

Pierre passer 4h avec un mec dans un studio, ce n'est plus envisageable. Cela déstabilise, je travaille toujours comme cela. C'est pour cela que je ne travaille plus, du reste.

Marc : Le selfie, c'est terriblement vulgaire et méchant pour les gens qui le font. Mais tu ne peux pas dire cela aux gens, ils ne te comprennent pas, ce n'est pas possible. Ils ont un rapport à leur image, à la diffusion de leur image, qui est complètement différent. Quand je replonge dans les albums de famille, quand je vois mes parents, mes grands-parents, la façon dont ils posaient, ils avaient un corps. Tout à coup c'était quelque chose de rare, on allait vous photographe. Ma mère mettait sa petite robe, ils étaient debout, il y avait de la pose, c'était un arrêt. Cela n'existe plus aujourd'hui. On est dans un flux où une image chasse l'autre. Mais ce n'est pas que la photographie, c'est toute la société.

Mireille : pour arriver à faire un dessin d'un trait comme Picasso, il faut une vie de travail.

Marc : Oui, la vitesse peut produire des choses merveilleuses, il n'y a pas que la lenteur. Des fois sur l'intensité du moment, on peut faire des trucs incroyables. Il n'y a pas vraiment de modèles.

On dit « prendre des photos ». Je ne pense pas que la photo se prenne, elle se projette. Le photographe a une image dans la tête et il la projette dans le Monde. Ce n'est pas que le réel qui vient à lui, la photo est intimement liée à l'inconscient.

Pierre : mais quand tu es dans ton labo, c'est très conscient

Marc : C'est dans mon labo que je rêve le plus, que je divague. Le labo c'est un lieu singulier, c'est un lieu de régression. C'est un temps incroyable, c'est un luxe. Aujourd'hui, tu fais clic et tu as la photo, nous on passe des heures dans le noir à regarder notre image, la lumière. Je développe toujours mes images, on a été fabriqués comme cela.

Pierre : Je tire encore des photos, mais je ne développe plus de films. Moi, j'ai eu un grand blanc, car je travaillais beaucoup avec des films Polaroid, un faux noir et blanc. Je ne faisais plus rien en labo. Je m'y suis remis, parce que c'est viscéral pour un photographe. Je recycle. J'ai 40 ans de photos, je fais du recyclage, je découpe avec un cutter, je colle.

Marc : Mon atelier est devenu un garage, mon atelier n'est plus un espace de création, mais plutôt un lieu de stockage.

Pierre : On ne peut plus rentrer dans mon atelier, je n'ai plus d'espace de création c'est un stockage, j'ai mon labo dans lequel je bricole un peu, mais en ce qui concerne des prises de vues ou portrait, ça devient difficile, je ne peux plus bosser. Il nous faut un lieu de stockage. J'ai essayé des locaux commerciaux avec les HLM, les parkings cela craint, c'est humide. Quand Ricardo d'Afrique est mort, on a retrouvé ses œuvres dans une benne à ordures. J'ai fait des photos. C'est ma grande angoisse.



Gravo Pierre! Merci pour cette image Amable Marc

Marc Pataut, a enseigné aux Beaux-arts et participé au collectif Grapus. Il conduit ses œuvres au plus près des populations. Ses documentaires, mettent la photographie à la croisée de l'esthétique et de la politique. pataut.veritable@orange.fr

Témoignage de Monique Dollé-Lacour, artiste habitante de la Maladrerie

Rien ne me prédisposait dans le milieu familial qui était le mien à m'exprimer dès le plus jeune âge par le dessin et la peinture. Pourtant je ne pensais qu'à ça ! Les conditions de vie sociale étaient difficiles et cependant j'ai pu avec le soutien de mon Professeur d'Arts Plastiques (qu'on appelait à cette époque, Professeur de Dessin) faire des études artistiques. Du Lycée Renoir aux Arts Appliqués puis aux Beaux Arts de Paris, j'ai été comblée par un enseignement riche et un accompagnement artistique de qualité. Mais il a fallu que je « gagne ma vie » je suis donc devenue professeur d'Arts Plastiques tout en jonglant avec le temps qu'il me restait pour mon travail personnel.



Sans titre, 2017 huile sur toile 80x50 cm

La Peinture, je la pratiquais depuis longtemps dans un local tout petit...j'avais tout de suite le nez sur le mur ! Difficile de faire des grands formats en peinture ! Par la suite, la salle commune de l'appartement que j'occupais à Aubervilliers me servait d'atelier. J'appris dans les années 80 que des ateliers d'Artistes allaient voir le jour dans une cité, près de chez moi et dont la construction s'achevait. Je postulai et eus la chance d'emménager en 1982 dans un atelier logement à la Maladrerie où je suis toujours. Il y avait déjà un groupe d'Artistes venus d'un peu partout avec lesquels nous avons créé une association qui représentait une force dynamique de propositions. Nous avons été, par l'impulsion d'un collectif de graphistes : « Grapus », les pionniers des « Portes Ouvertes » qui se pratiquent aujourd'hui partout Nous étions convaincus qu'un Artiste ne crée pas uniquement pour lui et qu'il ne transmet pas que de la beauté mais aussi des idées nouvelles. On était portés par des projets communs avec le soutien de la Municipalité et de son service culturel. Tous s'investissaient dans cette dynamique à l'époque.

L'OPH d'Aubervilliers prenait en compte la vie aléatoire et la richesse que représentait la présence d'Artistes dans un nouveau concept d'architecture avec ateliers et logements, que Madame Renée Gailhoustet réalisa. Grand projet nourri d'une belle Utopie que les élèves en Architecture ne manquent pas de visiter et d'étudier encore de nos jours. La Culture est un vecteur d'émancipation, elle est un choix politique et à cette époque elle prenait tout son sens. On avait plus ou moins de succès mais on savait qu'on faisait quelque chose qui avait du sens.

La présence du métro a favorisé les événements des « Portes Ouvertes ». Les gens venaient ici passer une journée, ils déambulaient, découvraient cette cité dont on parlait beaucoup et s'arrêtaient dans les ateliers. Les portes étaient vraiment ouvertes, on recevait comme dans des galeries au moment des vernissages. Les gens d'ici et ceux d'ailleurs se croisaient dans la cité. C'était un brassage de rencontres ! Et puis cette manifestation artistique et festive s'est éteinte alors qu'elle se développait à Paris, en banlieue et en province. La société changeait, l'insécurité augmentait aussi, les artistes bougeaient, d'autres arrivaient. Ce type de collectif serait à réinventer sous une autre forme sans doute...



Site web : <http://www.dollelacour.fr/>, Instagram : moniquedollelacour, Facebook : monique.dollelacour

Le fonds d'archives du collectif Grapus,

Grapus est un groupement de graphistes créé en 1970 qui a travaillé dans les années 80 à la Maladrerie. Grapus affirme son intention de « changer la vie » et va s'attacher à développer dans une même dynamique recherche graphique et engagement politique, social et culturel. Ce fonds est conservé et mis en valeur dans les archives de la ville d'Aubervilliers en liaison avec les anciens membres du groupe Grapus (Jean-Paul Bachollet, Pierre Bernard, Alex Jordan et Gérard Paris-Clavel). <https://archives.aubervilliers.fr/Fonds-Grapus>.



Entretien avec Juliette Fontaine, directrice du Centre d'Arts Plastiques d'Aubervilliers CAPA 27 bis rue Lopez et Jules Martin, contact@capa-aubervilliers.org 01 48 34 41 66

« Je connais bien la Maladrerie car j'ai eu un atelier logement en tant qu'artiste pendant plus de 10 années. En 2000, l'ancienne directrice me propose d'enseigner au Capa et après son départ, je deviens directrice à mon tour en 2013. Dans mon projet, j'ai souhaité clairement travailler en continuité avec la pensée de l'architecte, René Gailhoustet, cette utopie de mixité sociale, avec des artistes au milieu de la cité en lien avec les habitants.

Le nouveau projet artistique du CAPA que je mets en place avec mon équipe depuis 2014 s'est construit avec le souci de faire le lien entre les artistes professionnels et les habitants de la cité. Le CAPA propose à ses adhérents des **ateliers d'arts plastiques** (peinture, dessin, sculpture, gravure et photographie) encadrés par des artistes-enseignants dont certains vivent et travaillent dans le quartier. Il propose **des stages, des rencontres** avec des artistes autour de leur pratique, **des visites d'expositions** parisiennes ouvertes à tous. Mais aussi des expositions dans le quartier de la Maladrerie, ouvertes à tout public dont l'accès est gratuit.

J'ai aussi mis en place les **soirées After-six**, des rencontres avec des artistes les vendredis soirs après 18h. Elles ont eu lieu à l'Espace Renaudie pendant un temps, aussi deux fois au théâtre de la Commune, une sur Louise Bourgeois et une avec la sculptrice **Jennifer Caubet** qui a son atelier à la Maladrerie. Dorénavant, ces soirées ont lieu dans nos locaux au CAPA, c'est devenu un moment "un peu chez nous", très simple et convivial. On apprécie beaucoup ces instants d'échanges.

Nous avons des partenariats nombreux avec les **enfants des écoles** Joliot-Curie, Langevin, Perrin, Jaurès, Charlotte Delbo, Edgar Quinet (...), des ateliers qui durent toute l'année, comme le Land-art à la Maladrerie ou un projet avec Plaine Commune sur l'imaginaire du jardin. Nous travaillons aussi avec le collège Gabriel Péri ou la micro crèche Munari de la Maladrerie. Et également des **actions transgénérationnelles** avec des personnes de l'EHPAD « La Maison du soleil ». Toutes ces collaborations sont réjouissantes, portées par beaucoup de sens.

L'organisation des expositions dans les appartements est intimement liée à la pensée de l'architecte de la cité, je ne voulais pas la trahir mais la respecter. Ce sont des expositions **soit d'artistes professionnels, soit**



d'artistes amateurs, des élèves qui prennent des cours au CAPA ou bien nos multiples partenariats. L'office HLM de la ville me propose des appartements inoccupés, sous forme d'une mise à disposition entre deux locations. Je choisis l'espace qui correspond le mieux. Le public est toujours au rendez-vous, en particulier les habitants de la Maladrerie. J'ai été agréablement surprise de rencontrer des habitants qui ne connaissaient pas l'existence du CAPA et qui avouent avoir régulièrement une pratique personnelle du dessin, de la peinture ou d'une autre expression plastique.

Je ne conçois pas d'expositions **d'artistes professionnels** sans les rémunérer et avec une exigence digne d'une galerie ou d'un centre d'art. Je m'oppose à toute instrumentalisation des artistes ce qui est malheureusement récurrent dans le monde de l'art contemporain. J'organise donc les expositions à l'aide de subventions et de mécénat, notamment le Fonds de dotation agnesB. En Juin 2020, nous avons monté aussi **l'exposition des élèves** du CAPA dans les appartements de la Maladrerie. Du coup, la passerelle entre les artistes professionnels et les artistes amateurs est renforcée. L'exposition « Les Beaux jours » a été unanimement vécue comme une très belle réussite, l'accrochage était magnifique. En ce qui concerne la passerelle entre peintres professionnels et peintres amateurs, je suis d'une exigence égale pour apprécier la qualité de leur travail respectif. **Un artiste amateur peut ressentir la même nécessité de créer, la même passion qu'un peintre professionnel.** De mon point de vue, la différence entre un artiste amateur et un artiste professionnel n'est pas la qualité du travail mais la place donnée par ce dernier dans son existence, même si c'est plus subtil et plus complexe que cela. Un artiste professionnel doit vivre de son travail, un artiste amateur n'a peut-être pas la même disponibilité, les mêmes engagements pour sa pratique.

Si le bulletin « les Échos de La Maladrerie » pouvait rapprocher les initiatives multiples de ce petit territoire magique qu'est La Maladrerie, ce serait super !

L'attribution des ateliers dépend de la DRAC (Direction régionale des affaires culturelles du ministère). Il faut contacter dominique.libessart@culture.gouv.fr ou stephanie.brivois@culture.gouv.fr.

Du côté de chez Finck, entretien avec Fabrice Baudequin animateur

Club Edouard Finck, 7 allée Henri Matisse, Tél. : 01.48.39.37.49.

L'art est une forme de thérapie qui connaît aujourd'hui de nombreux adeptes, dont les seniors. Les différentes pathologies, physiques ou psychologiques, qui accompagnent le vieillissement constituent des indications parfaites de cette technique de bien-être. À travers la peinture, découvrir une nouvelle manière de s'exprimer et d'aller vers les autres. Le fait de vieillir n'empêche en rien la créativité. Bien au contraire. Les activités créatives présentent l'énorme avantage de contrer les trois principaux facteurs de vieillissement : l'ennui, l'engourdissement et la solitude. L'art permet de stimuler les capacités cognitives, sensorielles et motrices d'une personne ; la stimulation de la créativité, la diminution des effets néfastes du stress, le développement de la confiance en soi.

Au club nous avons organisé plusieurs expositions de peinture et d'autres activités artistiques :

- l'exposition de Gérard Laude, peintre autodidacte qui habite la Maladrerie
- l'exposition de Michel Duron, ce fut une rétrospective de son œuvre organisée par sa famille
- une exposition Octobre Rose dans le cadre de la semaine Octobre Rose, autour du thème de la prévention du cancer du sein avec des artistes locaux retraités ou non.
- un atelier de dessin, une fois par semaine, avec l'artiste peintre Simone, albertivillarienne d'adoption. Ce cours est accessible pour les retraités au tarif de 1€.
- Nous organisons des spectacles musicaux avec Stéphan Fernandes de l'association Auberscène, comme vous l'imaginez ces spectacles musicaux ont un vrai succès.

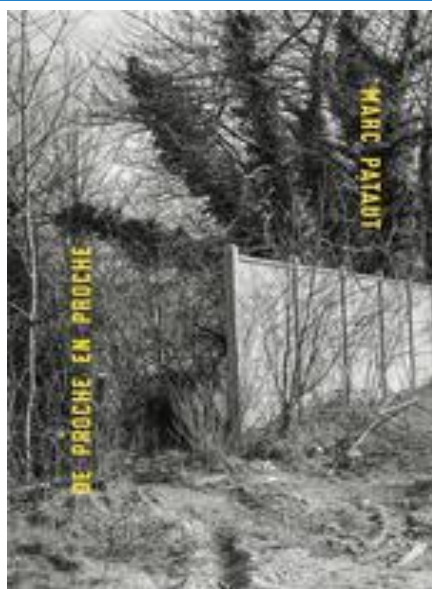


Actualités

Expositions Gainsbourg, les 30 ans, par Pierre Terrasson.

Galerie HEGO, rue de Beaune
75007 (près de la rue de Verneuil)

Galerie ONE TOUTOU, marché
Dauphine, stand 122 /132 St Ouen



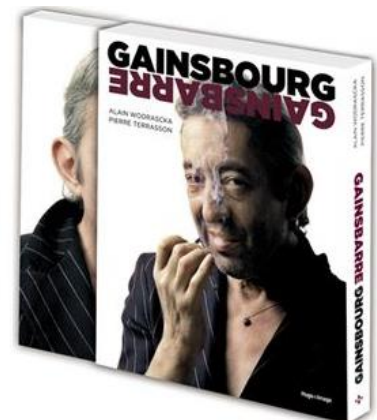
Marc Pataut, Catalogue de l'exposition au Jeu de Paume 2019. Editions Jeu de paume, Filigranes.

Hocine BEN *Poète en cavale*

Illustrations de Rim LAREDJ



Illustrations de **Rim Laredj**
Editions Mars-A, 2020.



Photographies de **Pierre Terrasson**,
Textes de **Alain Wodrascka**,
Editions Hugo-Images, 2018.



Utopie/Maladrerie.. 2021.

Travail photographique mené par **Julie Balagué** pendant trois ans avec les habitants de la Maladrerie. Textes de **Fanny Taillandier** inspirés des témoignages recueillis par la photographe et deux textes contextuels de l'architecte **Katherine Fiumani** et de l'historienne de la photographie, **Raphaële Bertho**. Editions Loco.

www.editionsloco.com/